Revue d'HISTOIRE CONTEMPORAINE de l'AFRIQUE

« Je suis las de crever de faim »

De l'ambition coloniale à l'effondrement mental. Quand le colon devient fou, Madagascar, 1912-1939

Raphaël Gallien

Citer cet article : Gallien Raphaël (2023), « "Je suis las de crever de faim". De l'ambition coloniale à l'effondrement mental. Quand le colon devient fou, Madagascar, 1912-1939 », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, Varia, en ligne. URL : https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/variagallien

Mise en ligne : mars 2023

DOI : https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2023.varia06

Résumé

Cet article explore la réalité du quotidien colonial de colons installés à Madagascar, à travers le prisme de la folie. En travaillant à partir de huit dossiers de colons internés à Anjanamasina (Madagascar) entre 1912 et 1939, nous interrogeons les ambitions et les désirs qui poussent à partir aux colonies tout autant que les échecs et ruptures qui s'en suivent. Dans le cas présent, le colon, censé incarner l'œuvre de « civilisation » que prétend être la colonisation, se dévoile comme son fossoyeur, la folie fragilisant tout à la fois un parcours individuel que l'ensemble du monde colonial et ses partitions. Être attentif à ces « devenirs fous », c'est finalement révéler l'ultime angoisse des autorités : la crainte d'un colon en voie d'indigénisation.

Mots-clés : folie ; colon ; colonisation ; décivilisé ; Madagascar

« I'm sicking tired of starving ». From colonial ambition to mental collapse. When colonial settlers go mad, Madagascar, 1912-1939

Abstract

This article explores the reality of the everyday life of European colonial settlers in Madagascar through the prism of madness. Drawing on the records of eight settlers who were interned at Anjanamasina (Madagascar) between 1912 and 1939, the article questions both the ambitions and desires which pushed some settlers to leave for the colonies, on the one hand, as well as the failures and breakdowns which followed, on the other hand. In so doing, the article shows how the settler, who was supposed to embody the alleged 'civilising mission' of colonialism, proved, in fact, to be the one who laid this 'mission' to rest, as madness undermined both his personal trajectory and the colonial world with its dividing lines as a whole. Looking closely at the lives of those who were 'getting mad' ultimately means unveiling the greatest angst of the colonial authorities: the fear that a European who had failed to become a successful colonial settler might turn out to be falling into self-indigenisation.

Keywords: madness; colon; colonization; decivilized; Madagascar

Délivré selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Open Acess Publication https://oap.unige.ch/journals/rhca. e-ISSN : 2673-7604

En 1990, dans un ouvrage devenu classique, l'anthropologue James Scott revenait, à partir de l'expérience de Georges Orwell en Birmanie britannique, sur le « petit théâtre de la civilité » qu'était la colonisation. Par cette expression, il pointait non seulement les obligations afférentes à toute posture sociale, mais également la textualité propre à l'articulation coloniale[1]. Plus récemment, d'autres travaux ont montré comment colons[2] et colonisés se retrouvent enfermés dans un rôle attendu et une mise en scène de soi largement tributaire d'une position sociale et raciale asymétrique[3]. Madagascar, colonie française de 1896 à 1960, ne fait pas exception à ce schéma. Dès le début de la colonisation, les autorités militaires s'inquiètent des conséquences d'un climat et d'une géographie qui épuisent les corps et les esprits, faisant planer la crainte de voir des Européens s'abandonner à leur propre sort et incapables d'assurer leur subsistance, plongeant dans une licence des mœurs. Cette angoisse de l'inadaptation des Européens à l'environnement tropical est omniprésente et mobilise autant les médecins que les administrateurs[4]. Aux épidémies qui fragilisent les corps s'additionne un développement économique instable, tributaire d'enjeux environnementaux et géographiques mal maîtrisés. Au fil des ans, nombreux sont ceux à tenter leur chance dans la colonie sans finalement parvenir à la richesse espérée. En prenant l'exemple de petits planteurs français, réunionnais ou mauriciens installés sur la côte est de l'île, l'historien Jean Fremigacci a montré le gouffre qui sépare les espoirs initiaux – bien souvent alimentés par la propagande de l'administration coloniale –, et la réalité des situations une fois sur place : sans capital de départ, peu de chances de réussir. L'administration se retrouve alors à devoir soutenir des colons arrivés pour faire fortune et finalement sans le sou, aux limites de l'indigence[5]. De la même manière, à partir de l'installation de créoles réunionnais dans différentes villes de l'est du pays entre 1880 à 1925, l'historien Claude Bavoux montre la complexité de frontières sociales et raciales loin de pouvoir être résumées à la polarité colons/colonisés[6]. Ni Malgaches ni « *vazaha*[7] », ces créoles se retrouvent bien souvent marginalisés. Si certains parviennent à devenir fonctionnaires, ils restent méprisés, notamment par les élites merina qui ne voient en eux que de vulgaires agents de l'État, sans réelle qualification, *a contrario* d'une élite malgache généralement mieux nantie et comptant en ses rangs nombre de médecins ou d'instituteurs[8]. Progressivement, émerge ainsi une série d'acteurs européens ou créoles, plus ou moins bien insérés socialement, qui viennent fragiliser la mise en scène du pouvoir colonial[9]. Plusieurs romans de la première moitié du XXe siècle qui mettent en scène

[1] Scott James C. (1990), *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press.

[2] Tout au long de ces pages, le terme « colon » est à entendre dans un sens large, désignant des individus venus d'Europe ou de l'île de La Réunion dans l'espoir d'un meilleur avenir économique et social.

[3] S'il n'est pas possible de revenir ici sur l'ensemble des nombreux travaux consacrés à cette question, nous renvoyons au travail pionnier d'Ann-Laura Stoler (1989), « Rethinking Colonial Categories: European Communities and Boundaries of the Rule », *Comparative Studies in Society and History*, 31(1), pp. 134-161, ainsi qu'à celui d'Éric Jennings portant plus spécifiquement sur Madagascar : Jennings Éric T. (2013), « L'œil de Vichy à Madagascar. Le règne de terreur d'un chef de district en Imerina », *Cahiers d'Études africaines*, 53(211), pp. 625-648.

[4] Jennings Éric T. (2011), *À la cure les coloniaux ! Thermalisme, climatisme et colonisation française 1830-1962*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

[5] Fremigacci Jean (1982), « Les colons de la côte est-centrale de Madagascar, de la prospérité à la crise (1924-1939) », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 15, pp. 125-170 ; (1984), « Autocratie administrative et société coloniale dans la région de Majunga (1900-1940) », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 17-20, pp. 393-432.

[6] Bavoux Claude (1997), *Les réunionnais à Madagascar de 1880 à 1925*, thèse de doctorat en histoire, Paris, Université Paris-Diderot (Paris VII).

[7] Terme désignant initialement tout « étranger », mais qui à partir du XIXe siècle vient qualifier spécifiquement le Français.

[8] Palmas Joël (de) (2004), *L'émigration réunionnaise à la Sakay ou l'ultime aventure coloniale française (1952-1977)*, thèse de doctorat en histoire, Saint-Denis de La Réunion, Université de La Réunion ; Rajaonah Faranirina V. et Vacher Odile (2014), « Altérités et clivages en situation coloniale. Fonctionnaires réunionnais à Tananarive », *Études rurales*, 194, pp. 145-172.

[9] Paillard Yvan-Georges (1975), « Les mésaventures d'un colon du dimanche », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 1-2, pp. 229-249 ; (1990), « Visions mythiques d'une Afrique "colonisable" : Madagascar et les fantasmes européens au XIXe siècle », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 287(77), pp. 159-176 ; Paillard Yvan-Georges et Boutonne Jean (1978), « Espoirs et déboires de l'immigration européenne à Madagascar sous Gallieni : l'expérience de la colonisation militaire », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 240, pp. 333-351 ; Sophie Romeuf-Salomone (1990), *Le pouvoir colonial et les communautés étrangères à Madagascar, 1896-1939*, thèse de 3e cycle en histoire, Aix-en-Provence, Université Aix-Marseille 1 ; Bois Dominique (1996), *Vazaha et autochtones sur la côte est de Madagascar. Médiations et métissages entre 1854 et 1885*, thèse de nouveau régime, Paris, Université Paris-Diderot (Paris VII) ; Tisseau Violaine (2017), *Être métis en Imerina (Madagascar) aux XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala. Ici, nous laissons volontairement de côté une très abondante littérature qui s'interroge sur la mise en récit qui découle de ces expériences. Pour un retour transversal sur cette question : Dodille Norbert (2009), *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne.

la Grande Île témoignent de cette posture attendue du colon et pourtant largement fantasmée dans les faits[10]. Cet article s'inscrit dans le prolongement de ces premières démonstrations, mais à partir d'un autre point de vue, celui de l'internement psychiatrique.

En travaillant sur l'histoire du trouble mental à Madagascar, nous avons en effet été amenés à consulter une dizaine de dossiers « d'Européens[11] » internés durant la colonisation dans le seul hôpital psychiatrique de l'île, Anjanamasina. Ouvert dès 1912, situé à une vingtaine de kilomètres de la capitale, l'établissement accueille progressivement des centaines de malades venus de l'ensemble du pays et constitue un modèle du genre au sein de l'Empire colonial français[12]. Alors que, théoriquement, tout malade métropolitain doit être évacué[13], dans les faits s'instaurent des internements de longue durée qui s'étendent pour certains sur plus de 17 ans. La présence de ces malades révèle ainsi une réalité moins visible de la colonisation, faite d'ambitions déçues et de grande précarité. Ici, l'archive psychiatrique constitue une trace privilégiée pour interroger ce qu'*est* un colon et « déconstruire une notion trop souvent posée comme une évidence ou réifiée par les discours[14] », mais rarement resituée à partir des réalités concrètes d'existence. Ce faisant, l'objectif est de mettre l'accent sur ces colons aux existences « minuscules[15] » et « atteindre les "anonymes", les gens ordinaires[16] » qui forment la masse de ces « Petits Blancs » venus tenter leur chance dans la colonie, mais n'ayant bien souvent « laissé aucun écrit, sinon par l'intermédiaire des archives administratives[17] » ou, comme c'est le cas ici, médicales. C'est ainsi approcher des existences autrement réduites au silence et examiner la construction identitaire et sociale de « cet homme qui mérite vraiment le nom de colonisateur […] que rien ne distingue en apparence, [mais qui] peut devenir, parfois en fort peu de temps, un colonial typique, très différent de ce qu'il était[18] ». On se gardera toutefois de l'écueil du psychologisme qui fige bien souvent l'analyse et réduit le sujet à une psychologie abstraite et relative. L'objectif est plutôt de réfléchir aux attentes et trajectoires de ces anonymes venus tenter leur chance à Madagascar.

Précisons d'emblée qu'il ne s'agit pas de résumer ces échecs à la folie et inversement. Les trajectoires qui se dessinent ici ne sont qu'un aspect possible de la maladie mentale, en constituent un pan, mais ne sauraient résumer l'intégralité des subjectivités internées qui restent par définition insaisissables. Dans le prolongement de l'approche inaugurée par l'historien Jonathan Sadowsky[19], il s'agit de s'approcher au plus près de ces itinéraires « fous » afin d'interroger les images qu'ils mobilisent, leur vocabulaire, la matérialité de leur récit, aussi irrationnels soient-ils. Certes, l'archive n'est jamais un frayage immédiat vers le passé[20], et il serait illusoire de prétendre atteindre la vie de ces personnes dans leur entièreté à partir d'archives qui se situent au

---

[10] Galibert Ratsiorimihamina Nivoelisoa (1999), *Madagascar dans la littérature française de 1558 à 1990 : contribution à l'étude de l'exotisme* (2 tomes), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion ; Rajaonah Faranirina (2008), « Malgaches et Vazaha. Figures de Français dans des romans en langue malgache », in P. Gonzales-Bernaldo, M. Martini et M.-L. Pelus-Kaplan (dir.), *Étrangers et sociétés. Représentations, coexistences, interactions dans la longue durée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 271-284.

[11] Ici et dans la suite du texte, les termes « Européen » et « indigène » sont à entendre comme des catégories juridiques propre à la situation coloniale dépassant une stricte définition géographique. Le terme d'« Européen » désigne ainsi les personnes non soumises au régime de l'indigénat.

[12] Notre recherche s'inscrit dans l'important renouvellement historiographique que connaît la question de la folie en contexte colonial et postcolonial ces dernières années, notamment à partir des situations africaines. Pour un retour sur ces développements voir : Büschel Hubertus et Hunt Nancy R. (dir.) (à paraître), *Psychiatric Contours and New African Histories of Madness*, Durham, Duke University Press ; ainsi que trois programmes de recherche actuellement menés en Europe : « A History of Madness in Africa: Governing Mental Disorder during Decolonisation (1940s-1970s) » coordonné par Romain Tiquet (CNRS-IMAF) ; « Decolonising Madness: Transcultural Psychiatry, International Order and the Birth of a "Global Psyche" in the aftermath of the Second World War » coordonné par Ana Antic (University of Copenhagen), projets soutenus par l'European Research Council, ainsi que « "Aliéné mental" et "indigène". Histoire juridique d'une double discrimination de statut en Afrique française (fin XIXe siècle-1960) » coordonné par Silvia Falconieri (CNRS-IMAF), soutenu par l'Agence nationale de la recherche.

[13] Reboul Henri et Régis Emmanuel (1912), *Rapport sur l'assistance des aliénés aux colonies*, Paris, Librairie de l'Académie de médecine.

[14] Merle Isabelle (2020), *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*, Paris, Anacharsis, p. 10.

[15] Revel Jacques (1996), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, p. 12.

[16] Rajaonah F. V. et Vacher O., « Altérités et clivages en situation coloniale », art. cité, p. 146.

[17] Fremigacci J., « Les colons de la côte est », art. cité, p. 168.

[18] Mannoni Octave (1950), *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil, p. 95. Voir également Fanon Frantz (1951), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil ; Memmi Albert (1957), *Portrait du Colonisé précédé de Portrait du Colonisateur*, Paris, Buchet-Chastel.

[19] Sadowsky Jonathan (1999), *Imperial Bedlam: Institutions of Madness in Colonial Southwest Nigeria*, Berkeley, University of California Press.

[20] Ricœur Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

croisement de deux médiations particulières : celle de l'archive coloniale[21] et celle de l'archive psychiatrique[22]. De ces deux situations découle en effet une sélection spécifique de l'information en fonction de l'intérêt de l'administration coloniale ou des médecins, créant en elle-même une représentation particulière du trouble mental. Toutefois, le discours médical ou administratif, aussi narratif soit-il, mobilise les mots des malades, leurs gestes, leur environnement et, de fait, témoigne de « l'ambiance[23] » d'une époque et de ses perspectives. L'on peut ainsi approcher, en gardant en tête ces limites méthodologiques constantes, des trajectoires qui constituent des exemples de ce qu'implique au quotidien la situation coloniale. Mobiliser ce type de documentation, c'est donc résolument adopter une approche qualitative, au croisement des études par « cas » et des propositions méthodologiques apportées par la *microstoria*[24].

Ainsi, si les dossiers que nous mobilisons ne résument pas la folie, ils sont un aspect de cette folie et renseignent sur un versant de « l'Être-fou » en situation coloniale. Modestement, il s'agit donc de prendre ces dossiers pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des itinéraires de vie qui constituent des horizons possibles de ce qu'implique le quotidien colonial lorsque l'on est colon. C'est ainsi se demander ce que nous *disent* ces devenirs fous de la réalité de l'entreprise coloniale et de ses aspirations à l'échelle individuelle. Pour ce faire, nous nous appuierons donc sur les dossiers de huit internés à Anjanamasina entre 1912, année d'ouverture de l'établissement, et 1939, la Seconde Guerre mondiale marquant un tournant dans les représentations raciales et politiques accordées à chacun en situation coloniale[25]. Si nous arrêtons notre étude à la fin de cette décennie, c'est parce que les années qui suivent mériteraient, dans un second temps, d'être étudiées à nouveaux frais afin de réinterroger les ruptures ou, à l'inverse, les continuités de l'ordre asilaire et, dans ce prolongement, la place accordée aux colons présentant un trouble psychique par rapport à la période qui nous intéresse ici. Sept de ces internés sont d'origine métropolitaine, le huitième est réunionnais. On notera que cinq des huit personnes dont il est ici question sont internées durant la décennie 1930, moment de crise économique à Madagascar qui peut expliquer, en partie du moins, une plus grande précarité matérielle et affective[26].

Nous commencerons par revenir sur l'angoisse que constituent ces trajectoires aux yeux des autorités coloniales. On découvre des hommes additionnant les échecs et confrontés à de permanentes désillusions face à la réalité de l'expérience coloniale. La folie semble être le tout dernier rempart de l'illusion, là où se rejouent ambitions et fantasmes déchus. Par ailleurs, l'épaisseur et la qualité des dossiers médicaux, comparés à ceux des Malgaches, montrent à quel point ces itinéraires crispent l'administration qui y voit une négation radicale de l'épopée coloniale. Nous interrogeons également la capacité d'*empowerment* de ces citoyens qui, bien que situés du côté des colons, se retrouvent pris au piège d'une forme de subalternité. Alors que les historien·ne·s se sont demandé si les *subalternes* « pouvaient parler[27] », ici, il s'agit de complexifier la dualité coloniale au profit d'interrogations similaires à leur endroit. Enfin, cet article éclaire un phénomène encore trop peu abordé par l'historiographie du second empire colonial français, à savoir ces colons venus développer le « paradigme modernisateur » qu'a prétendu être la colonisation, mais qui se sont finalement retrouvés, malgré eux, à saper pouvoirs et valeurs coloniales.

---

[21] Stoler Ann-Laura (2008), *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton, Princeton University Press.

[22] Thifault Marie-Claude, Perreault Isabelle, Klein Alexandre *et al.* (2016), « L'archive psychiatrique », *Santé mentale au Québec*, 41(2), pp. 7-195.

[23] Terme entendu ici comme le « va-et-vient incessant entre des affects internes et des qualités environnementales » : Bégout Bruce (2020), *Le concept d'ambiance*, Paris, Seuil, p. 33.

[24] Soit partir des conduites individuelles pour identifier un tissu relationnel et ainsi approcher les conditions concrètes d'existence d'une situation sociale plus large : Ginzburg Carlo (1980), *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVIe siècle*, Paris, Aubier ; Passeron Jean-Claude et Revel Judith (2005), *Penser par cas, Paris*, Éditions de l'EHESS.

[25] Les historiens de Madagascar ont ainsi insisté sur le rôle qu'a eu la Seconde Guerre mondiale dans la remise en cause des hiérarchies coloniales. Qu'il s'agisse de l'accentuation de l'oppression du colonisateur durant la guerre, des demandes toujours plus fortes en termes de production, de l'envoi de contingent ou encore de l'opposition qui s'affiche entre grandes puissances coloniales, tout cela contribue à fragiliser la légitimité de la présence coloniale sur l'île. Le conflit constitue ainsi un accélérateur des revendications indépendantistes présentes tout au long du XXe siècle. Voir notamment : Rabearimanana Lucile (2012), « Les Malgaches durant la Seconde Guerre mondiale : souffrances et rêves d›émancipation », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2(246), pp. 7-22.

[26] Fremigacci Jean (2014), *États, économie et société coloniale à Madagascar (Fin XIXe siècle-1940)*, Paris, Karthala.

[27] Spivak Gayatri C. (1988), « Can the Subaltern Speak? », in C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, pp. 271-313.

Les infortunés du « monde moderne » : quand le colon se fait indigent

Aspirer à la vie coloniale : entre espoir de richesse et réinvention de soi

« Il a vingt ans. Les colonies sont pour lui un mirage, il s'y lance, car c'est un impulsif, sans se renseigner sérieusement sur les possibilités du pays[28]. » Cette phrase résume à elle seule la trajectoire qui relie les huit internés dont il est ici question. Elle est tirée de l'un de ces dossiers, celui de Michel Malher[29], arrivé à Anjanamasina le 4 février 1938, à l'âge de 35 ans. À la base de ces itinéraires d'internement se retrouve une même aspiration : celle de l'enrichissement que permettrait l'aventure coloniale. À peine arrivé sur l'île en 1919, Malher s'en va prospecter au nord de l'île à la recherche de minerais précieux, avec l'espérance de trouver quelques filons, d'or notamment. Les médecins, retraçant l'itinéraire qui l'a conduit jusqu'à Anjanamasina, notent qu'au sortir de la guerre, tout juste libéré de ses obligations militaires, « il est allé faire de la prospection dans le District de Maevatanana, où il est resté très peu de temps[30] ». Au moment de son internement, en 1938, il possède un permis de recherche qui lui rapporte quelques grammes d'or par an grâce à un Malgache employé pour valoriser son piquet. L'enrichissement est toutefois loin d'être au rendez-vous, les quelques grammes ne suffisant pas pour assurer ses besoins minimums[31]. Malher s'est installé à Madagascar avec l'espoir de trouver de nouvelles ressources qui lui permettraient d'améliorer considérablement sa condition, sans toutefois qu'un réel résultat s'en suive. Ce récit de l'épopée individuelle, que l'on retrouve par ailleurs constamment dans la mise en narration de la colonisation, est un trait régulier de tout nouvel arrivant européen en territoire colonial[32]. Ce même désir anime Louis Ménélas lors de son arrivée sur l'île en 1933. Originaire de l'île de La Réunion, tout juste arrivé à Antananarivo, il rejoint Diego-Suarez dans l'espoir d'y faire fortune. À l'asile, il explique au médecin que son installation à Diego-Suarez lui a ainsi permis de devenir le propriétaire « d'un aéroplane, d'une automobile, d'une bicyclette et d'une montre en or. Il gagnerait beaucoup d'argent[33] ». La rhétorique du pionnier ayant accumulé les richesses à la suite de l'exploitation de nouvelles terres encore vierges est une constante dans les récits.

Mais cette rhétorique de la réussite ne s'appuie pas uniquement sur le modèle de l'entrepreneur privé, à l'image du chercheur d'or ayant fait fortune après un périple plus ou moins solitaire. Ce désir de richesse s'adosse parfois aux opportunités que le développement de l'administration offre localement. C'est par exemple le cas d'Henri Miermont. En s'installant sur l'île avec sa femme et ses enfants en 1920, Miermont espère gravir les échelons de l'administration et ne pas rester le simple préposé des douanes qu'il est depuis le début des années 1910 en métropole. L'arrivée à Madagascar signe l'espoir de trouver non seulement de meilleures conditions de vie matérielle, mais également un statut social rehaussé. Dans son dossier, les médecins notent ainsi : « Dans son esprit, que doit lui donner l'affaire du fonctionnaire colonial ? Une situation, et plus lucrative que celle de préposé des douanes[34]. » La question matérielle ne recoupe donc pas forcément celle du capital social. L'enjeu de la « situation » est aussi important que la seule question lucrative. Dans le même sens, les médecins remarquent qu'Henri Miermont « se présente sous l'aspect d'un sujet soigné » qui entend se donner une certaine prestance, en « insistant avec orgueil sur le fait qu'il a longtemps fréquenté l'école[35] ». S'installer à Madagascar semble pour lui l'occasion de se distinguer localement en affichant ostensiblement son appartenance à l'entreprise de colonisation. L'enjeu économique est donc loin d'être l'unique motif de départ. Il s'agit aussi de gravir plus rapidement les hiérarchies que s'il était resté en métropole. Cette ambition s'accompagne dans le quotidien par la mise en scène d'un capital social et symbolique dont témoigne, dans le cas de Miermont, ce souci de l'apparence et de l'orgueil qu'il semble manifester rapidement face à ses interlocuteurs.

---

[28] Archives de l'hôpital psychiatrique d'Anjanamasina (AHPA), Dossier de Michel Malher, Extrait du rapport d'expertise déposé au cabinet du juge d'instruction de Tananarive, Madagascar, Rapport d'examen médico-légal.
[29] Tous les noms ont été anonymisés.
[30] AHPA, *op. cit.*, Note de renseignements.
[31] *Ibid*.
[32] Venayre Sylvain (2002), *La gloire de l'aventure. Genèses d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier.
[33] AHPA, Dossier de Louis Ménélas, Observation concernant le nommé Louis Ménélas.
[34] AHPA, Dossier d'Henri Miermont, Lettre du receveur des douanes à Tamatave à Monsieur le directeur des douanes de Madagascar et dépendances.
[35] *Ibid*.

Autre cas de figure, celui d'Hector Devautour, arrivé à l'asile en février 1937. L'origine de sa crise se situe dans son espoir de conquérir « une fille d'un milieu différent[36] », notent les médecins. Concrètement, alors qu'il n'est qu'un « simple pêcheur[37] », il tente à plusieurs reprises de charmer une certaine mademoiselle Pineau, nièce de Vincent Schneider, l'un des plus importants investisseurs de Diego-Suarez et membre du conseil municipal de la ville en tant que premier adjoint[38]. Au fil des mois, il a ainsi acquis « la certitude qu'il est l'époux de [cette] jeune fille de la ville sur laquelle il a jeté un dévolu inexplicable, puisqu'étant de milieu différent, il lui est tout à fait étranger[39] ». Si on ne sait rien, à la lecture de son dossier médical, de ce qui motive Hector Devautour à s'installer dans la colonie malgache, son désir vis-à-vis de cette jeune femme de bonne famille semble constituer un objectif récurrent et quelque peu obsédant. Son intérêt pour cette femme s'accompagne d'une revendication à l'arrêt du travail. Pour lui, « il ne doit plus travailler, et, de ce fait, non seulement de continuer son métier de pêcheur, mais plus encore de se livrer à de menus travaux[40] ». Son désir d'élévation sociale s'articule ainsi clairement à une oisiveté qui semble, selon lui, le marqueur d'une condition supérieure que la scène coloniale lui permettrait d'atteindre.

De telles affirmations, que les médecins rapportent au dossier du malade comme autant de preuves de l'état pathologique de la personne, témoignent du désir d'élévation sociale qui traverse de part en part l'expérience de ces nouveaux colons. L'expérience coloniale malgache est source pour eux, anonymes en métropole, d'espérance quant à une recomposition sociale qui s'affranchirait d'un certain nombre de barrières probablement plus difficilement surmontables en Europe. À partir des dossiers d'Anjanamasina, nous pourrions ainsi multiplier ce type de situation, où, au délire, s'articule un désir de promotion sociale plus ou moins déchue : pour chacun, il s'agit de trouver un nouvel essor matériel et symbolique. Partir pour Madagascar, ce n'est donc pas uniquement espérer faire fructifier quelques nouvelles ressources, c'est également escompter le franchissement des hiérarchies professionnelles et sociales et acquérir au quotidien un ensemble de petits privilèges qui signent la condition du colon.

Au-delà du fantasme colonial

Si de telles revendications se retrouvent constamment dans les dossiers des internés européens d'Anjanamasina, leur part fantasmée semble particulièrement prégnante. Bien rares en effet semblent ceux ayant réellement atteint une condition matérielle aussi confortable que ce que laissaient imaginer leurs espérances initiales. Ainsi, en repartant des cas précédemment cités, on découvre un Michel Malher bien loin de ses ambitions affichées : « libéré en 1919 [de ses engagements militaires], il ne pourra réaliser son projet : devenir colon. Disposant alors de plus d'illusions que d'argent, il se remet à la mécanique abandonnée depuis son engagement[41] », notent les médecins. Quelques pages plus loin, ils précisent que, s'il continue sur une trajectoire similaire à celle qui était la sienne dans les mois qui précèdent son internement, alors, il « court à sa déchéance et à sa ruine[42] ». La situation de Malher constitue l'exemple type d'une multitude d'autres, notamment mis en valeur par l'historien Jean Fremigacci, où, à l'engouement des premiers mois, succède un lent effondrement social et économique, sans toujours cependant que la folie soit le terme du chemin[43].

Louis Ménélas, quant à lui, est retrouvé par sa mère après plusieurs mois de perdition dans les rues de Diego-Suarez où, après plusieurs tentatives économiques infructueuses, il se met à errer et est arrêté plusieurs fois pour vagabondage. Selon le récit de sa mère, que les médecins rapportent et consignent à son dossier, « son vagabondage débute en 1936, année où il cesse de [lui] écrire[44] ». Alertée par une connaissance de la ville, elle le retrouve « en loques, errant dans les rues de cette ville[45] ». Elle le rapatrie par ses propres moyens à Antananarivo où, à l'occasion d'une consultation médicale à l'hôpital colonial de la ville, les médecins le déclarent atteint d'aliénation mentale et demandent son transfert à Anjanamasina.

---

[36] AHPA, Dossier d'Hector Duvautour, Observation clinique.
[37] *Ibid.*
[38] D'Angio Agnès (1995), *Schneider & Cie et les travaux publics 1895-1949*, Paris, École des Chartes.
[39] AHPA, Dossier d'Hector Duvautour, Observation clinique.
[40] *Ibid.*
[41] AHPA, Dossier de Michel Malher, Extrait du rapport d'expertise déposé au cabinet du juge d'instruction de Tananarive, Madagascar, Rapport d'examen médico-légal.
[42] *Ibid.*
[43] Fremigacci J., « Les colons de la côte est », art. cité.
[44] AHPA, Dossier de Louis Ménélas, Note de renseignements.
[45] *Ibid.*

La situation d'Henri Miermont n'est guère différente, lui qui espérait obtenir une meilleure situation qu'en métropole en gravissant la hiérarchie des douanes. Sur place, son traitement en tant que préposé aux douanes ne lui permet pas de subvenir aux besoins de sa famille. Les médecins expliquent qu'il ne parvient pas à assurer le quotidien de son fils et de sa femme l'ayant suivi jusqu'ici. Cette dernière finit par réclamer le divorce au début de l'année 1920, quelques mois à peine avant son internement. Elle ne l'obtiendra que dix ans plus tard, en 1934. Il n'empêche que, selon les médecins, cette demande de séparation a largement contribué à affaiblir un peu plus Henri Miermont. À la suite de cet épisode, « les scènes de brutalité et de violences s'amplifièrent[46] ». Cette violence est-elle née suite à son arrivée sur l'île ? Vers qui précisément se dirige-t-elle ? Impossible de le dire au vu des archives, mais « une scène plus violente que les autres[47] » le conduit en observation chez un médecin de la capitale qui décide de le rediriger vers Anjanamasina.

Hector Devautour, celui qui s'est pris d'amour pour la nièce de l'investisseur Schneider, provoque quant à lui le scandale en tentant à plusieurs reprises de rentrer dans le logement de cette dernière sans jamais y avoir été invité. Une fois Devautour mis en observation, les médecins notent « qu'il avoue avoir été amené à l'hôpital par la police à la suite d'un incident pour lui non réprouvable puisqu'il allait rendre visite à sa "femme"[48] ». Cette atmosphère de scandale se retrouve régulièrement dans les dossiers. Il en est de même pour Pierre Michaux, interné en avril 1912, qui est décrit par les médecins comme s'étant essayé « un peu à tous les métiers : secrétaire d'un particulier, colon, commerçant, employé de la Compagnie du Batelage. Il échoue finalement à la Compagnie de Boanamare où il est chargé d'une petite cantine[49] ». Les affaires semblent pour le moins exsangues, et c'est « dans une grande lassitude générale, mais tout en raisonnant parfaitement et avec tout son bon sens[50] » qu'il est conduit, épuisé, à l'asile pour être placé en observation après plusieurs semaines d'errance où il multiplie les agressions sur des indigènes rencontrés au hasard de son parcours. Les médecins diagnostiquent chez lui une « profonde dépression[51] ». Pour Jean-Pierre Nabonide, interné en août 1913, c'est après être « tombé d'un échafaudage[52] » que les troubles se déclenchent, alors que les médecins le présentent comme une personne qui additionne les échecs professionnels en dépit de sa qualification reconnue de menuisier-charpentier. Quelques jours avant son internement, il tire plusieurs coups de feu dans le plafond de son habitation pour se défendre d'illusoires agresseurs. Le *fokonolona*[53] est obligé de placer « un agent de police indigène » en surveillance devant chez lui, en raison de « l'état de défiance » qu'il exprime « à l'égard de tout son entourage[54] ».

En somme, dans chacune de ces situations, les aspirations initiales et la difficulté à rendre viables ces projets de vie se soldent rapidement par une suite de revers. Si rien dans les dossiers ne précise les obstacles concrets auxquels ont dû faire face ces personnes, on ne peut que constater la frustration qui se dégage à l'issue de ces parcours. La folie apparaît alors comme un dernier refuge, le plus tragique, avant une totale déchéance du sujet. La parole de ces internés se veut en effet performative, continuant d'affirmer l'ambition d'une condition qui ne fait que se heurter aux impossibilités du réel. Bien souvent, c'est aux forces de l'ordre que doivent faire face les protagonistes, leur effondrement social s'articulant à l'irrespect de la loi et à la confrontation avec les autorités coloniales.

Déchéance sociale et ordres coloniaux

Face à ces trajectoires de vie qui se soldent par un passage à l'asile, une question émerge : quelle est la réalité du trouble mental ? Est-ce que l'internement est avant tout le corollaire de la seule ruine sociale ou bien est-il réellement motivé par un tableau clinique significatif ? À la lecture des dossiers, difficile là aussi de proposer une réponse définitive. Par ailleurs, il n'est pas question de valider ou d'invalider rétrospectivement les nosographies et diagnostics des médecins, une telle ambition étant obligatoirement vouée à l'échec. Il est toutefois notable de constater que l'entrée à l'asile vient, au-delà d'un comportement ponctuel, sanctionner une trajectoire individuelle qui s'oppose au rôle attendu du colon. L'un de ceux qui évoquent le mieux ce

[46] APHA, Dossier d'Henri Miermont, Requête.
[47] *Ibid*.
[48] AHPA, Dossier d'Hector Duvautour, Observation clinique.
[49] APHA, Dossier de Pierre Michaux, Certificat médical.
[50] *Ibid*.
[51] *Ibid*.
[52] APHA, Dossier de Jean-Pierre Nabonide, Lettre du médecin inspecteur à Monsieur l'administrateur des colonies.
[53] La communauté villageoise.
[54] *Ibid*.

rejet que constitue l'internement est probablement Édouard Givais, interné à l'asile à partir de mai 1934. Dans une lettre destinée à son frère[55], certes un peu décousue dans la mise en forme, il exprime la douleur et le caractère punitif qui accompagne son entrée à l'asile. Il parle de lui à la troisième personne :

> Mon cher Émilien, vous s'avez que votre frère ne veut plus du tout habité ici […] et il est très dégouté ici, ne payez plus du tout son logement et si jamais vous lui envoyer une valise et bien lui cherche tout de suite et payer lui un perre de soulier et un chapo et un mouchoir et une fourchette et il a chagrin […]. Édouard vous demande pourquoi faire vous l'avez transporté à l'hôpital qui et comme une prison et ce né pas un terrain pour habiter et avec vous là bat et plusse meilleur que ici[56].

Édouard Givais, tout juste 22 ans, a été interné après avoir tué un de ses anciens camarades de l'armée, alors qu'il n'est incorporé au sein du 3e régiment d'infanterie colonial que depuis quelques mois. Malheureusement, son dossier ne détaille pas ces évènements ni les suites données à cette affaire par l'armée ou le pouvoir judiciaire. On sait seulement qu'il est finalement reconnu aliéné par le médecin-chef de l'hôpital colonial d'Antananarivo avant d'être envoyé à Anjanamasina. Il est fort probable qu'un non-lieu, en raison de son aliénation mentale, ait été proclamé. Dans les dossiers, les passages en justice sont rares – du moins on en retrouve peu de traces. En revanche, la confrontation avec les forces de l'ordre, qui se retrouvent bien souvent en première ligne pour contenir la crise d'un individu, est chose fréquente.

Tel est par exemple le cas d'Hector Devautour. En voulant se rapprocher et séduire cette jeune femme de bonne famille que les médecins présentent comme de « milieu différent », il se confronte à plusieurs plaintes émanant de la famille de la victime. Avant d'arriver à l'asile, c'est donc à la police qu'il doit faire face. Ainsi, le commissaire de police du 1er arrondissement de la ville de Diego-Suarez note dans son rapport :

> J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 2 août vers 17 h 15, j'ai été appelé […] pour intervenir auprès d'un fou qui s'était introduit dans le domicile de Madame Schneider en l'absence de son époux. […] Interpellé sur sa présence, il m'a déclaré vouloir chercher sa femme Melle Pineau, nièce de M. Schneider avec laquelle il prétendait s'être marié. Sommé à quitter les lieux, il s'y refusa en faisant résistance, prétendant qu'il n'avait pas peur de la Police. À la suite de cette réponse et connaissant que cet individu était recherché par le 2e arrondissement pour subir un emprisonnement de deux jours pour non-paiement de ses amendes et frais de justice ; et contre lequel un ordre d'incarcération avait été ordonné, par Monsieur le Procureur de la République, je l'ai contraint de force à évacuer les lieux. Conduit aussitôt au poste de police, il a été ensuite dirigé sur la prison civile pour exécuter sa condamnation. J'ajoute que M. Vincent Schneider a l'intention de saisir l'autorité administrative pour demander l'internement de cet individu[57].

Ce seul extrait de compte-rendu de police est intéressant à plus d'un égard. Premièrement, on découvre un individu acculé par l'autorité judiciaire. Si on ignore quelle est la nature de ces amendes, Devautour souffre d'une multitude de prescriptions administratives et judiciaires qui donnent à voir un corps colonial loin d'être uni et homogène. À l'intérieur de la partition coloniale, du côté des colons, se dessine une autre fracture qui oppose ceux ayant réussi localement et ceux confrontés à l'échec. À cet endroit, l'idée d'un nivellement social que permettrait l'expérience coloniale ne résiste pas à la réalité des faits. Devautour fait partie de ces indésirables ne parvenant pas à respecter la loi, ni même à assumer leurs propres besoins. Se dévoile également un archipel carcéral qui prend corps par l'unique présence d'un individu qui se retrouve à circuler entre les différentes institutions d'enfermement de la colonie : poste de police, prison, asile. Cet Européen se fait synonyme de marginal, véritable « produit d'institution[58] » et « grand nomade social[59] » circulant d'un établissement normatif à l'autre. Paradoxalement, ici, c'est Devautour qui, par sa présence, donne corps au système carcéral et motive la nécessité d'un tel réseau institutionnel dans la colonie. Qui plus est, il est notable de constater que la demande d'internement émane d'un tiers privé et non d'un représentant de l'une de ces institutions officielles. C'est bien à la demande de Vincent Schneider, et après une période d'observation par un médecin, que l'internement est prononcé : nul véritable lien entre les institutions, ni transfert de dossier, c'est bien le corps propre du protagoniste, ici Devautour, qui donne naissance à l'itinéraire carcéral.

[55] On notera à cet endroit que la lettre est retenue par les médecins de l'asile comme une preuve supplémentaire de son état de santé. Cette situation, loin d'être spécifique à Anjanamasina, se retrouve très régulièrement dans les dossiers consultés.
[56] Les erreurs orthographiques ont été volontairement laissées. APHA, Dossier d'Édouard Givais, Lettre sur papier libre du malade.
[57] AHPA, Dossier d'Hector Duvautour, Notes de renseignements.
[58] Foucault Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, p. 352.
[59] *Ibid*.

Le colon comme antithèse du paradigme civilisateur ou l'angoisse de la « décivilisation »

Sur l'épaisseur de quelques dossiers

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant sur la matérialité des dossiers de ces internés. Si l'angoisse de la déchéance sociale et des ruptures face aux règles et normes attendues de la part de ces colons se retrouve en permanence dans les récits qui figurent dans leurs dossiers respectifs, un autre aspect, en apparence plus anodin, offre un indice supplémentaire sur la charge d'angoisse et d'interrogation que représentent ces parcours pour les autorités administratives et médicales de la colonie.

Les huit dossiers qui nous intéressent sont en effet composés en moyenne de 26 pages (dix pour le plus succinct, 32 pour le plus épais), quand les dossiers des internés indigènes vont très rarement au-delà de dix pages et qu'il est fréquent de trouver des dossiers composés uniquement de deux ou trois feuillets de renseignements plus ou moins lacunaires. Par ailleurs, il est frappant de constater que les enquêtes sont beaucoup plus poussées lorsqu'il s'agit d'Européens : dans ces cas-là, les médecins ont pour souci de comprendre avec le plus de détails possible l'itinéraire de ces individus et les évènements qui les ont conduits jusqu'à l'asile. La parole du malade, certes un discours rapporté par le médecin, se retrouve systématiquement dans les dossiers. La famille est interrogée et, bien souvent, l'enquête sociale se poursuit dans la proximité du dernier domicile connu de l'interné, avec enquête auprès du voisinage. Cet effort d'intelligibilité du trouble au-delà du seul tableau clinique immédiat ne se retrouve qu'exceptionnellement dans les itinéraires de Malgaches internés. On peut voir dans cette dissension matérielle la trace d'un intérêt qui diffère en fonction de l'assignation raciale de l'interné et, dans ce prolongement, de la projection des médecins dans la lisibilité d'un itinéraire. Alors que bien souvent les psychiatres font du corps l'unique lecture possible quant à l'aliéné indigène[60], l'effort de compréhension, voire de dialogue sur différents registres (clinique, social, biologique, etc.) vis-à-vis de l'indigent européen témoigne de ce souci du commun qui motive une enquête médicale plus poussée de la part des médecins.

Par ailleurs, un autre enjeu, qui n'est ici qu'une hypothèse de lecture, pourrait également expliquer cette épaisseur des dossiers : la nécessité plus appuyée de faire trace de ces itinéraires afin de justifier de la situation d'indigents qui, plus que tout autre, nous allons y revenir, viennent fragiliser la légitimité de la présence coloniale à Madagascar. Ce dernier argument n'est qu'une supposition, à défaut de pouvoir lire dans les dossiers la raison même de la constitution de chaque pièce. Les médecins justifient parfois la nécessité de tel ou tel document, alors que, dans d'autres situations similaires, ce même document est absent. Rien de systématique, donc. Toutefois, alors même que le projet colonial se donne pour tâche d'œuvrer à l'éducation et à la civilisation des habitants de l'île, la présence de ces hommes qui ne respectent pas les cadres et normes vient grandement affaiblir le discours appuyé par la colonisation. On peut donc imaginer assez facilement le besoin pour les autorités de connaître le profil de ces personnes pour mieux pouvoir les contrôler et ainsi mieux gérer leur situation face aux craintes d'errance et de scandale que font planer ces individus lorsqu'ils se retrouvent livrés à eux-mêmes. Si tout internement, comme en métropole, est justifié par la « crainte à l'ordre public » que ces trajectoires représentent, voir un Européen faire scandale en lieu et place de témoigner de l'œuvre civilisationnelle dont il est le produit ne peut que déranger les autorités coloniales. Il faut dire que ces hommes, à travers leur souffrance psychique, ne témoignent pas seulement d'une fragilité individuelle. Par leur présence, c'est tout le corps colonial qui se trouve menacé.

*Trouble dans l'*empowerment *colonial : la folie ou la fragilisation des pouvoirs*

L'*emporwerment* est ici entendu comme la capacité d'autonomisation des individus, associée au pouvoir d'action qui en découle, ce qui en fait tout autant un processus qu'une capacité manifeste d'emprise du sujet sur le réel[61]. Par leur folie, ces internés franchissent les barrières sociales auxquelles ils ne cessent de se confronter

[60] « Assez rapidement, le médecin perd l'espoir d'obtenir un renseignement du colonisé et se rabat sur l'examen clinique, pensant que le corps sera plus bavard », écrivait Frantz Fanon (« L'An V de la Révolution algérienne », in F. Fanon (2011), *Œuvres*, Paris, La Découverte, p. 360). Les historien·ne·s ont démontré la prégnance de cette réalité dans la construction du savoir médical aux Afriques, notamment : Vaughan Meghan (1983), « Idioms of Madness: Zomba Lunatic Asylum, Nyasaland, in the Colonial Period », *Journal of Southern African Studies*, 9(2), pp. 218-238 ; Richard Keller (2007), *Colonial Madness: Psychiatry in French North Africa*, Chicago, Chicago University Press.

[61] Bacqué Marie-Hélène et Biewener Carole (2013), *L'Empowerment, une pratique d'émancipation*, Paris, La Découverte.

dans la réalité. Ainsi, les désirs qui s'expriment dans les images convoquées par leur parole (ascension sociale, rencontre amoureuse, enrichissement, pouvoir, etc.), s'ils peuvent être lus comme le font les médecins sur le seul registre d'un théâtre privé, témoignent également des horizons du quotidien et des attentes des individus. En parallèle, ces mêmes désirs insatisfaits sont autant de preuves de l'état d'immobilisme dans lequel se retrouvent ces personnes qui perdent pied face aux barrières du quotidien. Si la manifestation même de la folie, dans ses formulations, peut apparaître comme une dernière résistance aux impossibilités rencontrées régulièrement, elle témoigne surtout de l'état d'impuissance dans lequel sont plongés les individus :

> Je suis actuellement à l'asile d'Anjanamasina dont j'attends à ce qu'on décide mon sort, ce n'est pas bien gai mais on s'y fait à tout […]. Si vous m'écrivez veuillez mettre un timbre car je suis dépourvu de tout et ne sait comment m'en procurer. Pour ma sortie, je ne peux vous dire encore car il y a si peu de temps que j'y suis, et je crois qu'il faut moin trois mois d'observation[62].

Voilà ce qu'écrit à sa mère l'interné Robert Desjours. Ce dernier arrive à Anjanamasina au début du mois de mars 1938, à l'âge de 29 ans. Initialement engagé lui aussi au sein du 3e régiment d'infanterie colonial, et affecté à Hell-Ville, sur l'île de Nosy Be, elle-même située au nord du pays, Desjours décide de se venger d'un camarade de régiment qui, selon son dossier, le provoquait depuis plusieurs semaines et aurait multiplié les agressions à son endroit. À la suite de son acte, les médecins le décrivent comme « dépressif, avec idée de suicide et de vengeance[63] ». En somme, Robert Desjours apparaît comme complètement abattu et résigné, incapable de se prendre en charge, subissant largement le quotidien auquel il est confronté et qu'il ne semble pas réellement comprendre. Dans le même sens, l'interné Henri Miermont écrit, dans une de ses dernières lettres avant sa mort, à destination de son frère : « Je suis las de crever de faim[64]. » Ultime parole d'un homme à bout de force qui voit son internement solder une suite d'échecs, qui se traduisent désormais par l'incapacité à voir satisfaire ses besoins les plus essentiels. Il meurt quelques jours seulement après avoir exprimé cet état d'abattement.

Bien sûr, il ne s'agit pas de réduire ces existences à une stricte passivité : par leur résistance, leur refus et même leur violence, ces colons tentent clairement d'infléchir, voire de renverser les obstacles auxquels ils font face. À l'intérieur même de l'asile, il n'est pas rare que les médecins s'inquiètent du rejet de leurs pratiques par ces individus ou des accès de violence face à toute autorité médicale : « sa haine s'exprime contre son médecin traitant à cause de son internement[65] », précise le dossier de Pierre Michaux. Toutefois, si ces colons continuent d'exprimer leur opposition et leur colère au quotidien, leur capacité d'action est pour le moins affaiblie, si ce n'est paralysée par leur situation. Plus encore, cette forme de dépendance vient fragiliser le projet colonial lui-même, puisque l'effort « d'éducation » de l'indigène est redoublé par la prise en charge de colons censés être les garants et le moteur de l'action coloniale dans sa quotidienneté, finalement ici incapables de contribuer au développement de la colonie, et constituant, à l'inverse, un frein et une astreinte supplémentaire sur le budget de la colonie.

L'inquiétude des médecins réside également dans la consommation régulière de produits alcooliques ou stupéfiants de la part de ces colons. Ainsi, toujours dans le cas de Robert Desjours, les médecins affirment que ses « troubles mentaux à tendance dépressive sont consécutifs à une intoxication chronique de nature éthylique[66] ». Cette dépendance aux produits toxiques motive une grande part des observations des médecins et suscite la plus grande préoccupation alors même que la lutte contre la consommation d'alcool ou de chanvre constitue un enjeu de lutte majeur dans la mise en ordre sanitaire de l'île[67]. Si bien souvent la lutte contre les débits de boisson ou la consommation de produits illicites motive un certain nombre d'interdictions à l'endroit des indigènes, ici c'est l'Européen lui-même qui s'affiche comme consommateur excessif, mettant en échec par son seul comportement autorités et narrations coloniales. Dans le cas de Pierre Michaux, évoqué précédemment, si cliniquement parlant rien ne laisse présager d'une consommation d'alcool excessive, l'enquête sociale pointe du doigt sa réputation auprès des indigènes interrogés : « d'après de nombreux renseignements, l'alcoolisme serait pour une bonne part dans les causes de sa maladie sans que

[62] Les erreurs orthographiques ont été volontairement laissées. AHPA, Dossier de Robert Desjours, Lettre à sa mère datée du 29 mars 1938.
[63] AHPA, Dossier de Robert Desjours, Certificat de visite.
[64] APHA, Dossier d'Henri Miermont, Lettre d'août 1927.
[65] APHA, Dossier de Pierre Michaux, Certificat médical.
[66] AHPA, Dossier de Robert Desjours, Certificat médical.
[67] Géraldin Henri (1950), « Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer », *Population*, 8(2), pp. 291-310 ; Didier Pierrine (2010), *Fumer le rongony à Antananarivo. Approche anthropologique des concepts et des représentations de « toxicomanie sociale » et de santé mentale (Madagascar)*, mémoire de master II en anthropologie, Université d'Aix-Marseille.

nous ayons personnellement rien découvert de précis à ce sujet[68] », note le médecin qui réalise les premières observations cliniques à l'issue de sa première semaine d'internement. Cette inscription à son dossier traduit une préoccupation non seulement médicale, mais aussi sociale qui témoigne de l'incapacité du sujet à maîtriser consommation et réputation.

En somme, par ce genre de pratiques et de représentations sociales, c'est toute la capacité d'action et de transformation dont se targuent les Européens qui se trouve remise en question. Alors que la colonisation, à travers la notion de « mise en valeur », prétend maîtriser l'ensemble des éléments de l'existence – de la nature à la santé, des végétaux aux hommes, en passant par les minéraux ou le climat[69] –, ces hommes apparaissent en public comme dépendants au toxique, voire à l'illicite. L'exhibition publique d'une dépendance qui s'affiche aux yeux de la population indigène suscite la plus grande inquiétude des autorités coloniales, tandis qu'à travers ce type de situations plane l'angoisse d'une véritable *dé-civilisation*.

Le « décivilisé » ou l'antithèse de l'épopée coloniale

Dans le cas présent, finalement, ceux venus personnifier le pouvoir colonial, ses forces vives, se retrouvent à le fragiliser, voire même à incarner par leur seul itinéraire d'existence l'antithèse de l'ambition civilisatrice. Le cas le plus éloquent, et de ce fait le dossier le plus épais, est celui de Michel Malher que nous évoquions au début de cet article. Si, pour reprendre son dossier, il ne parvient pas à « devenir colon », ses choix de vie suscitent une grande inquiétude en raison de son rapprochement avec le quotidien des indigènes et leurs conditions de vie. Les médecins notent ainsi :

> Depuis plusieurs années, il vit dans des conditions absolument lamentables : se nourrissant dans n'importe quel hôtel malgache de bas étage et couchant dans une infecte case indigène où se trouvent rassemblés ses quelques haillons […]. Il n'a aucun parent à la Colonie[70].

Dans un autre document, également joint à son dossier, le commissaire de police de sa localité de résidence note :

> Il vit dans des conditions lamentables. C'est une véritable épave et la présence de cet Européen dans les rues de Tananarive est, à mon avis, d'un effet déplorable. Il n'est pas non plus sans danger pour la société : Malher a déjà été arrêté plusieurs fois, notamment alors qu'il tirait des coups de feu en ville[71].

La source de l'inquiétude des autorités médicales semble on ne peut plus claire : l'angoisse du « décivilisé » que représente Michel Malher. Précisons que c'est à la même période, à partir du milieu des années 1920, qu'apparaît cette figure coloniale du « décivilisé[72] » incarnant le désenchantement du monde européen face à la vacuité de la proposition coloniale. Le décivilisé est celui qui, plus ou moins consciemment, choisit, au fil de ses expériences, le « camp » du colonisé. Cessant de fréquenter les lieux de sociabilité des colons au profit de ceux des colonisés, coupant progressivement toute relation familiale ou amicale avec les Européens, apprenant souvent la langue locale, il incarne un contre-modèle qui vient saper radicalement le projet colonial en préférant renouer avec une vie prétendument « primitive » plutôt que de souscrire aux affres de l'impérialisme européen. Bien sûr, le terme même de « décivilisation » ne signifie pas un retour à un « état de nature » toujours fantasmé. C'est plutôt la souscription aux habitudes du monde du colonisé au détriment de celui du colon à la suite de multiples fractures. La question de la famille, évoquée dans la première des deux citations précédentes, en constitue un enjeu fondamental : voici un Européen qui semble, selon les médecins, avoir définitivement rompu avec le monde des colons au profit d'uniques fréquentations malgaches. Mais au-delà de toute la mythologie et du romantisme qu'incarne, malgré lui, ce type de posture plus ou moins subie, c'est surtout un individu en rupture avec le monde occidental, à commencer par la métropole, qui se dévoile. Les déboires économiques qui précèdent les déboires sociaux ne sont jamais loin. Cette figure du « raté » aux colonies donne d'ailleurs progressivement corps à toute une littérature coloniale qui s'interroge sur ce que révèlent ces itinéraires de la réalité de l'expérience coloniale[73]. Plus que d'un réel retournement contre

[68] APHA, Dossier de Pierre Michaux, Certificat médical.
[69] Sur cette posture omnisciente qu'incarne l'homme colonial, voir notamment, pour le cas de Madagascar, le travail de Monnier Jehanne-Emmanuelle (2017), *Profession explorateur. Alfred Grandidier, 1836-1921*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
[70] AHPA, Dossier de Michel Malher, Notes d'observation.
[71] AHPA, Dossier de Michel Malher, Enquête administrative.
[72] Renel Charles (1923), *Le décivilisé*, Paris, Flammarion.
[73] Dans le cas malgache, et au-delà de l'ouvrage de Charles Renel : D'Esme Jean (1932), *Épaves Australes*, Paris, Nouvelle Revue critique.

la « civilisation » européenne, ces hommes témoignent du conflit qui les oppose aux valeurs européennes et nous renseignent sur la difficulté à « devenir » colon. Les frontières sociales, si elles se trouvent transformées par l'expérience coloniale, ne sont pas absentes pour autant et venir d'Europe ne suffit pas à sublimer une condition initialement précaire. Ces personnes arrivées avec l'espoir de s'enrichir, de dépasser certaines hiérarchies – en somme, de se créer une nouvelle identité sociale –, sont loin de toutes parvenir à leurs fins.

Interroger ces trajectoires confrontées à la folie nous permet de dévoiler la réalité et la complexité de ces parcours alors que, bien souvent, l'épopée coloniale reste racontée à partir de ses vainqueurs, et ce, à l'intérieur même de la narration coloniale. Dès lors se pose une question essentielle et pour autant insoluble en l'état : quel est le réel statut de l'internement à l'issue de ces itinéraires de vie ? Que vient-il réellement corriger ? Une réelle folie ou bien l'impossibilité de plus en plus manifeste aux yeux de tous d'adhérer aux normes portées par l'entreprise coloniale ? En bien des endroits, on est amené en effet à s'interroger sur la « réalité » de la folie qu'ils incarnent. À travers les lettres laissées par ces internés ou par les discours rapportés des médecins, l'internement semble sanctionner tout autant une trajectoire sociale qui se marginalise qu'une attitude réellement « folle[74] ». Au vu des archives, impossible toutefois de trancher définitivement ce dernier point. Il est cependant certain qu'au-delà des seules questions cliniques, l'enjeu social est omniprésent dans la construction des dossiers d'internement. Finalement, le cas de Malher semble paroxystique, révélant l'angoisse ultime qui se joue à travers la prise en charge de tous ces itinéraires chaotiques : la crainte d'un abandon des normes et des valeurs occidentales qui s'afficherait aux yeux de tous, et avant tout aux yeux des Malgaches. Alors que le colon trouve sa raison d'existence dans une multitude de distinctions quotidiennes, se retrouver à vivre comme *n'importe quel* Malgache dans *n'importe quel* baraquement ne peut que constituer une transgression ultime, « une sorte de mannequin, une carcasse vide qui prend des poses » alors même qu'il est censé « passer sa vie à tenter d'impressionner les "indigènes"[75] ».

***

Nous avons délibérément fait le choix d'évacuer toute question nosologique ou thérapeutique pour nous concentrer avant tout sur l'itinéraire social de ces internés européens, avec pour objectif d'interroger ce que *disent* ces parcours du quotidien colonial et de ses horizons d'espérance. Une dernière question domine toutefois à l'issue de cet article : pourquoi maintenir sur place ces indigents européens et ne pas les rapatrier en métropole, comme la politique de santé mentale aux colonies le prévoit ? Rares sont les dossiers qui témoignent d'une telle volonté. Ici, seul le dossier d'Henri Miermont fait état de cette possibilité pour mieux s'y opposer : « Le renvoyer en France, sans avoir essayé de le guérir dans la colonie, c'est l'internement pour lui et la misère pour sa femme et son enfant[76]. » Est-ce ici affirmer qu'on continue à croire à la possibilité de renouveau qu'offrirait l'expérience coloniale, même après plusieurs mois d'internement ? Le médecin semble le penser, en insistant sur cette dernière chance de reconstruction que lui propose l'asile colonial, à défaut de l'internement plus ou moins définitif qui l'attendrait en France. En dépit de cette prétention à la reconstruction affichée par les médecins, la sortie d'Anjanamasina est un fait exceptionnel. Seul l'un d'entre eux, Pierre Michaux, obtient sa sortie après deux années d'internement. Tous les autres décèdent au sein de l'asile après une durée d'internement variable, allant de quelques mois à plusieurs années – 17 ans pour la plus longue d'entre elles, celle d'Édouard Givais. Généralement, l'asile vient ainsi clôturer des itinéraires confrontés à l'échec et sanctionner des trajectoires sociales qui ne sont pas parvenues à déployer leur ambition initiale. Ce faisant, ces parcours viennent fragiliser l'ensemble de la partition coloniale ainsi que la structure sociale et symbolique sur laquelle s'appuient ses élaborations. Mais c'est précisément parce qu'ils ont échoué que ces vies sont importantes pour nous, révélant les horizons et espérances d'existences anonymes brisées par la réalité du quotidien colonial et qui, si elles n'étaient pas tombées dans la folie, ne seraient probablement jamais parvenues jusqu'à nous.

L'asile d'aliénés constitue ainsi un lieu peut-être inattendu à première vue, mais finalement privilégié pour observer à la fois la mise en scène qu'implique la situation coloniale, les défis que posent des désordres manifestes au quotidien, ainsi que l'empreinte effective d'une normativité coloniale telle qu'elle se déploie à Madagascar. En constituant un espace de prise en charge de cette indigence, il nous permet de révéler la

[74] Ce même enjeu, quoiqu'en fonction de jalons différents, se pose également en contexte occidental : Guillemain Hervé (2018), *Schizophrènes au XXe siècle. Des effets secondaires de l'histoire*, Paris, Alma ; Le Bras Anatole (2018), *Un enfant à l'asile. Vie de Paul Taesch (1874-1914)*, Paris, CNRS.
[75] Orwell George (2005), *Dans le ventre de la baleine et autres essais*, Paris, Éditions Ivréa, p. 33.
[76] APHA, Dossier d'Henri Miermont, Fiche d'observation du mois de décembre 1924.

complexité des attitudes françaises à l'égard des notions de civilisation, de race, et des usages et abus du colonialisme. Se penser en négatif de l'indigène ne suffit pas à préserver sa propre condition et à faire vivre un sentiment d'appartenance, tandis qu'à l'intérieur du groupe social « colons », une véritable hétérogénéité se dévoile. La promotion sociale espérée ici ne semble qu'un fantasme, le quotidien se composant en réalité d'une suite de renoncements qui trouve issue dans la folie. En dépit de leur appartenance à la *race* européenne, blanche, « civilisée », les désillusions sont grandes. L'enjeu de la classe sociale se révèle ainsi primordial dans la trajectoire de ces internés, à la différence d'autres situations où la question raciale semble plus structurante[77]. Déjà par le passé, l'historienne Faranirina Rajaonah soulignait l'importance de faire preuve d'un certain niveau d'aisance pour un merina prétendant à la citoyenneté[78]. Le devenir « dominant » est ainsi loin d'être systématique et aisé, alors même qu'ici la tentative d'incarner le pouvoir colonial, ses forces vives, se solde finalement par la pire des conditions face à des hommes condamnés malgré eux à une mort anonyme et isolée, loin des élans de reconnaissances et de réussites espérés à leur départ.

Raphaël Gallien
Université Paris Cité,
Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques – CESSMA (France)

Bibliographie

Bacqué Marie-Hélène et Biewener Carole (2013), *L'Empowerment, une pratique d'émancipation*, Paris, La Découverte.

Bavoux Claude (1997), *Les réunionnais à Madagascar de 1880 à 1925*, thèse de doctorat en histoire, Paris, Université Paris-Diderot (Paris VII).

Bégout Bruce (2020), *Le concept d'ambiance*, Paris, Seuil.

Bois Dominique (1996), *Vazaha et autochtones sur la côte est de Madagascar. Médiations et métissages entre 1854 et 1885*, thèse de nouveau régime, Paris, Université Paris-Diderot (Paris VII).

Bois Dominique (1997), « Tamatave, la cité des femmes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 6, pp. 61-86.

Brooks George E. (2003), *Eurafricains in Western Africa: Commerce, Social Status, Gender, and Religion Observance from the Sixteenth to the Eighteenth Century*, Athens, Ohio University Press.

Büschel Hubertus et Hunt Nancy R. (dir.) (à paraître), *Psychiatric Contours and New African Histories of Madness*, Durham, Duke University Press.

D'Esme Jean (1932), *Épaves Australes*, Paris, Nouvelle Revue Critique.

D'Angio Agnès (1995), *Schneider & Cie et les travaux publics 1895-1949*, Paris, École des Chartes.

Didier Pierrine (2010), *Fumer le rongony à Antananarivo. Approche anthropologique des concepts et des représentations de « toxicomanie sociale » et de santé mentale (Madagascar)*, mémoire de master II en anthropologie, Marseille, Université d'Aix-Marseille.

Dodille Norbert (2009), *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*, Paris, Presses universitaire de la Sorbonne.

Fanon Frantz (1951), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.

Fanon Frantz (2011), *Œuvres*, Paris, La Découverte

Foucault Michel (1975), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

Fremigacci Jean (1978), « L'administration coloniale : les aspects oppressifs », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 7-8, pp. 209-237.

Fremigacci Jean (1982), « Les colons de la côte est-centrale de Madagascar, de la prospérité à la crise (1924-1939) », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 15, pp. 125-170.

[77] Tisseau V., *Être métis en Imerina…*, *op. cit.*

[78] Rajaonah Faranirina (1997), *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XXe siècle*, thèse de doctorat en histoire, Lyon, Université Lumière Lyon 2.

Fremigacci Jean (1984), « Autocratie administrative et société coloniale dans la région de Majunga (1900-1940) », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 17-20, pp. 393-432.

Fremigacci Jean (2014), *États, économie et société coloniale à Madagascar (Fin XIXe siècle-1940)*, Paris, Karthala.

Galibert Ratsiorimihamina Nivoelisoa (1999), *Madagascar dans la littérature française de 1558 à 1990 : contribution à l'étude de l'exotisme* (2 tomes), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Géraldin Henri (1950), « Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer », *Population*, 8(2), pp. 291-310.

Ginio Ruth (2021), « When Dead Bodies Talk: Colonial and Ritual Autopsies in French-Ruled Africa (1918-1945) », *Social History of Medicine*, 34(3), pp. 962-983.

Ginzburg Carlo (1980), *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du XVIe siècle*, Paris, Aubier.

Guillemain Hervé (2018*), Schizophrènes au XXe siècle. Des effets secondaires de l'histoire*, Paris, Alma.

Jennings Éric T. (2011), *À la cure les coloniaux ! Thermalisme, climatisme et colonisation française 1830-1962*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Jennings Éric T. (2013), « L'œil de Vichy à Madagascar. Le règne de terreur d'un chef de district en Imerina », *Cahiers d'Études africaines*, 53(211), pp. 625-648.

Keller Richard (2007), *Colonial Madness: Psychiatry in French North Africa*, Chicago, Chicago University Press.

Le Bras Anatole (2018), *Un enfant à l'asile. Vie de Paul Taesch (1874-1914)*, Paris, CNRS.

Mannoni Octave (1950), *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil.

Mari Eric et Savarese Eric (2019), *La fabrique coloniale du citoyen. Algérie, Nouvelle-Calédonie,* Paris, Karthala.

Memmi Albert (1957), *Portrait du Colonisé précédé de Portrait du Colonisateur*, Paris, Buchet-Chastel.

Merle Isabelle (2020), *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie (1853-1920)*, Paris, Anacharsis.

Monnier Jehanne-Emmanuelle (2017), *Profession explorateur. Alfred Grandidier, 1836-1921*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Orwell George (2005), *Dans le ventre de la baleine et autres essais*, Paris, Éditions Ivréa.

Paillard Yvan-Georges (1975), « Les mésaventures d'un colon du dimanche », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 1-2, pp. 229-249.

Paillard Yvan-Georges (1978), « Espoirs et déboires de l'immigration européenne à Madagascar sous Gallieni : l'expérience de la colonisation militaire », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 240, pp. 333-351.

Paillard Yvan-Georges (1990), « Visions mythiques d'une Afrique "colonisable" : Madagascar et les fantasmes européens au XIXe siècle », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 287(77), pp. 159-176.

Palmas Joël de (2004), *L'émigration réunionnaise à la Sakay ou l'ultime aventure coloniale française (1952-1977)*, thèse de doctorat en histoire, Saint-Denis de La Réunion, Université de La Réunion.

Passeron Jean-Claude et Revel Judith (2005), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS.

Rabearimanana Lucile (2012), « Les Malgaches durant la Seconde Guerre mondiale : souffrances et rêves d'émancipation », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2(246), pp. 7-22.

Rainibe Dahy (1982), « Une condition indigène ? », *Omaly sy Anio : revue d'études historiques*, 15, pp. 117-24.

Rajaonah Faranirina (1997), *Élites et notables malgaches à Antananarivo dans la première moitié du XXe siècle*, thèse de doctorat en histoire, Lyon, Université Lumière Lyon 2.

Rajaonah Faranirina (2008), « Malgaches et Vazaha. Figures de Français dans des romans en langue malgache », in P. Gonzales-Bernaldo, M. Martini et M.-L. Pelus-Kaplan (dir.), *Étrangers et sociétés. Représentations, coexistences, interactions dans la longue durée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 271-284.

Rajaonah Faranirina et Vacher Odile (2014), « Altérités et clivages en situation coloniale. Fonctionnaires réunionnais à Tananarive », *Études rurales*, 194, pp. 145-172.

Reboul Henri et Régis Emmanuel (1912), *Rapport sur l'assistance des aliénés aux colonies*, Paris, Librairie de l'Académie de médecine.

Renel Charles (1923), *Le décivilisé*, Paris, Flammarion.

Ricœur Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Romeuf-Salomone Sophie (1990), *Le pouvoir colonial et les communautés étrangères à Madagascar, 1896-1939*, thèse de 3e cycle en histoire, Aix-en-Provence, Université Aix-Marseille 1.

Sadowsky Jonathan (1999), *Imperial Bedlam: Institutions of Madness in Colonial Southwest Nigeria*, Berkeley, University of California Press.

Scott James C. (1990), *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press.

Spivak Gayatri C. (1988), « Can the Subaltern Speak? », in C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, pp. 271-313.

Stoler Ann-Laura (1989), « Rethinking Colonial Categories: European Communities and Boundaries of the Rule », *Comparative Studies in Society and History*, 31(1), pp. 134-161.

Stoler Ann-Laura (2008), *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton, Princeton University Press.

Thifault Marie-Claude, Perreault Isabelle, Klein Alexandre *et al.* (2016), « L'archive psychiatrique », *Santé mentale au Québec*, 41(2), pp. 7-195.

Tisseau Violaine (2017), *Être métis en Imerina (Madagascar) aux XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala.

Vaughan Meghan (1983), « Idioms of Madness: Zomba Lunatic Asylum, Nyasaland, in the Colonial Period », *Journal of Southern African Studies*, 9(2), pp. 218-238.

Venayre Sylvain (2002), *La gloire de l'aventure. Genèses d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier.

White Owen (2004), « The Decivilizing Mission: Auguste Dupuis-Yakouba and French Timbuktu », *French Historical Studies*, 27(3), pp. 541-568.